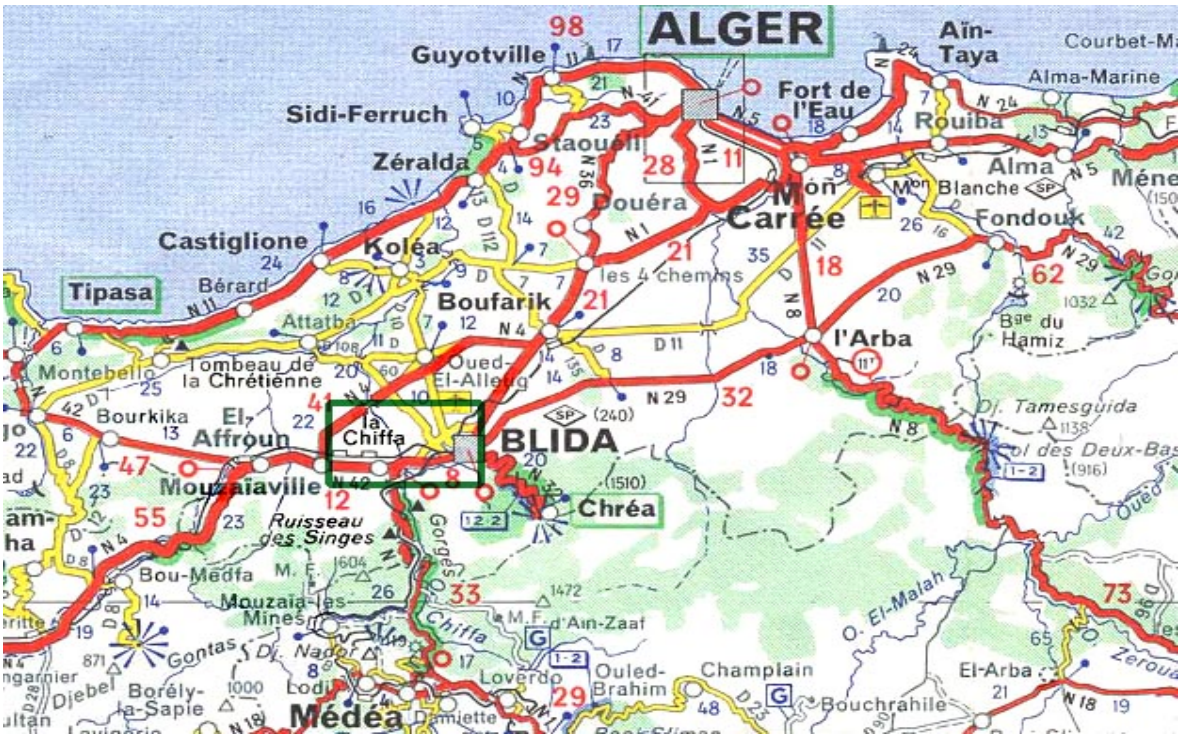
LA-CHIFFA

Devenu CHIFFA à l'indépendance :

La commune de LA-CHIFFA est située à l'Ouest de Blida, à environ 10 km, et à environ 55 km au Sud-ouest d'Alger.



Climat méditerranéen avec été chaud

Relief et hydrologie

La ville de LA-CHIFFA se trouve au bord de la rivière du même nom, au nord de la Mitidja et au pied de l'Atlas tellien. En amont de la ville se trouve les gorges de la Chiffa ou vivent des singes magots ou macaque berbère (Macaca sylvanus). Dans ces gorges se trouve le fameux ruisseau des singes.



LA-CHIFFA à ce nom invoqué il y a lieu de se référer :

- **Aux Gorges de la CHIFFA,**
- **A l'Oued CHIFFA (et le ruisseau des singes)**

- **Au village de LA CHIFFA,**

<u>Les Gorges de la CHIFFA</u> **(Source Auteur Victor PROUTEAU)**



Gorge de la Chiffa



Gorge de la Chiffa - La Grande Cascade

La route d'ALGER à LAGHOUAT, entre BLIDA et le village de LA CHIFFA, remonte le torrent du même nom qui dévale des pentes de l'ATLAS. D'abord rectiligne et délicieusement ombragée, elle s'élève soudain pour atteindre SIDI-MADANI. Pendant longtemps la voie ferrée d'Alger à Djelfa lui tient compagnie.



[Entrée des Gorges à Sidi-Madani]

C'est après SIDI-MADANI qu'elle épouse intimement le cours du torrent. Elle n'aurait pas pu passer ailleurs ! Et, dès cet instant, elle fait une impression profonde à qui la parcourt. Quel spectacle d'à-pics vertigineux et de roches grises et noires jouant à cache-cache avec le soleil dont les rayons n'illuminent l'eau de la rivière qu'à l'heure méridienne.
Audacieusement accrochée en encorbellement aux flancs de la falaise à laquelle elle a imposé sa volonté, mais qui se venge souvent aux premières pluies d'automne, en interrompant son trafic par les amas de pierres et de terre qu'elle y projette, la route accompagne l'oued s'en éloignant en s'élevant, la rejoignant en s'abaissant dans une fantasmagorie constante de jeux d'ombre et de lumière.
La voie ferrée a eu moins de scrupules. Quand la montagne l'a gênée, elle l'a percés de multiples tunnels. L'homme a vaincu deux fois les monts orgueilleux qui, de part et d'autre de la rivière, lui criaient : *Tu ne passeras pas*. Il est passé. C'est en Juillet 1848 que les Zouaves, les biffins du 53ème de ligne et des disciplinaires entreprirent les travaux de percement de cette magnifique voie de pénétration vers le Sud, emmenant dans leurs chars à outils la paix française et la prospérité.

Mais les Gorges de La-CHIFFA ne sont pas seulement célèbres par leur beauté sauvage. Les singes ont contribué à leur réputation. Guy de MAUPASSANT a pris le soin de vous conter sa promenade.

''Le passage se rétrécit encore. Les rochers droits vous menacent, le ciel apparaît comme une bande bleue entre les sommets, puis soudain, dans un brusque détour, une petite auberge se montre à la naissance d'une ravie couvert d'arbres. C'est l'auberge du Ruisseau des Singes.
Devant la porte, l'eau chante dans les réservoirs ; elle s'élance, retombe, remplit ce coin de fraîcheur, fait songer aux calmes vallons suisses. On se repose, on s'assoupit à l'ombre, mais soudain sur votre tête, une branche remue ; on se lève : alors dans toute l'épaisseur du feuillage, c'est une fuite précipitée de singes, des bondissements, des dégringolades, des sauts et des cris…'' **(Guy de Maupassant : ''Au soleil. La province d'Alger''**



8. Hôtel du RUISSEAU des SINGES

La petite auberge qu'a aimée l'auteur de ''Bel Ami'' a pris de l'importance. C'est aujourd'hui un grand établissement recevant, les dimanches et souvent en semaine, des promeneurs et des touristes, en grand nombre, qui y viennent pour oublier un moment les soucis de la vie, pour s'amuser au spectacle des singes espiègles et querelleurs, pour goûter la fraîcheur exquise et l'ombre douce de ce coin délicieux.
Mais n'oublions pas de rendre un hommage aux soldats bâtisseurs.

Les travaux militaires **(*Source :* Roussel dans l'Illustration Universelle.)**

Route d'Alger à Médéa, à travers les gorges de la Chiffa.

L'armée française, après la prise d'Alger, ne trouva aux abords de cette capitale barbaresque que des sentiers et des chemins de mulets ; car on ne saurait donner le nom de routes aux quelques vestiges de voies romaines, maures ou arabesque le temps avait épargnés. Il en a été de même sur la surface entière de l'Algérie, parcourue par nos colonnes. A peu de distance de chaque ville, la plus grande partie du sol était couverte d'épaisses broussailles, et n'offrait la trace d'aucun ouvrage destiné à faire disparaître les obstacles que de profonds ravins présentaient à la circulation.



La nécessité fut reconnue, en 1842, d'ouvrir sur Médéa une route carrossable, qui, en traversant les tribus nouvellement soumises des Béni-Salah et des Mouzaïa ; permit d'établir à Médéa un centre d'action et sur ces tribus et sur la haute vallée du Chéliff.

Dès la fin de juillet 1842, M. le maréchal Bugeaud, gouverneur général de l'Algérie, prescrivit de commencer, d'après les données du commandant Bouteilloux, les études préliminaires du tracé, et de les diriger de manière qu'il fût possible de jeter à Médéa ; avant la mauvaise saison, et à l'aide de voitures, moyen plus expéditif et moins couteux que les mulets, tous les approvisionnements nécessaires jusqu'au mois d'avril suivant, pour les opérations dans l'ouest de la province.

Au sortir de Blida, la route d'Alger à Médéa se dirige vers l'ouverture par laquelle la Chiffa débouche dans la plaine : son tracé, dans cette partie longue de 5 kilomètres, n'a rencontré aucun obstacle sérieux. A 12 kilomètres de la ville, elle entre dans les gorges de la Chiffa, dont sur une longueur de près de 16 kilomètres, les flancs rocheux et escarpés la dominent de plus de 700 mètres. Au-delà des gorges, elle se développe en pente douce sur les contreforts du Djebel Nador, pendant les 16 kilomètres qui la séparent encore de Médéa.

Au sortir de Blida, la route d'Alger à Médéa se dirige vers l'ouverture par laquelle la CHIFFA débouche dans la plaine : son tracé, dans cette partie longue de 5 kilomètres, n'a rencontré aucun obstacle sérieux. A 12 kilomètres de la ville, elle entre dans les gorges de la Chiffa, dont sur une longueur de près de 16 kilomètres, les flancs rocheux et escarpés la dominent de plus de 700 mètres. Au-delà des gorges, elle se développe en pente douce sur les contreforts du Djebel Nador, pendant les 16 kilomètres qui la séparent encore de Médéa.

Au sortir de Blida, la route d'Alger à Médéa se dirige vers l'ouverture par laquelle la CHIFFA débouche dans la plaine : son tracé, dans cette partie longue de 5 kilomètres, n'a rencontré aucun obstacle sérieux. A 12 kilomètres de la ville, elle entre dans les gorges, dont sur une longueur de près de 16 kilomètres, les flancs rocheux et escarpés la dominent de plus de 700 mètres. Au-delà des gorges, elle se développe en pente douce sur les contreforts du Djebel Nador, pendant les 16 kilomètres qui la séparent encore de Médéa.

Plusieurs milliers de travailleurs militaires se mirent audacieusement à l'œuvre sous la direction des officiers du génie. Mais sur tout sur le parcours, depuis l'entrée dans les gorges, les travaux présentèrent de grandes difficultés : on fut obligé de pratiquer ça et là des rampes pour racheter les ressauts considérables des rochers ; d'asseoir la route en plusieurs points sur des massifs de remblais, et de pétarder d'immenses blocs qui souvent obstruaient la voie par des rétrécissements abruptes.

Très peu de temps après le commencement des travaux, la pacification entière de cette partie du pays ayant été obtenue par le général Changarnier, M. le maréchal Bugeaud alla les visiter, avec M. le comte Guyot, directeur de l'intérieur, MM. Les colonels Korte et Yusuf, et M. l'abbé Landmann. Pendant cette courte exploration, il fallut traverser jusqu'à quatre vingt fois le lit de la rivière.

Au bout de six semaines d'un travail opiniâtre et poussé avec la plus grande activité, le 10 septembre 1842, les principales difficultés étaient vaincues ; la route était carrossable, et les voitures de l'administration militaires entraient chargées d'approvisionnements à Médéa. Cette communication a rendu depuis lors d'incalculables services à l'armée et au commerce.

Assurée pendant l'été et une grande partie de l'automne, la viabilité de la route fut interrompue, plusieurs hivers consécutifs, par des crues violentes qui, entrainant avec elles des blocs d'un volume considérables, emportèrent les ouvrages provisoires, et ne laissèrent intactes que les portions construites dans les murailles à pic des berges.

Aujourd'hui, grâce au concours des services du Génie et des ponts et chaussées, la province de Titteri est devenue accessible par la magnifique route de la Chiffa , tantôt taillée en corniche dans le roc, tantôt conquise, au moyen de murs et de massifs d'enrochement, sur le torrent lui-même, qui souvent se resserre et s'étrangle, au point de ne laisser qu'un étroit passage, comme au lieu dit, la Porte, sorte de pilastre naturel dont les parois verticales paraissent plutôt border une crevasse de rocher qu'un lit de rivière.

Au bout de six semaines d'un travail opiniâtre et poussé avec la plus grande activité, le 10 septembre 1842, les principales difficultés étaient vaincues ; la route était carrossable, et les voitures de l'administration militaires entraient chargées d'approvisionnements à Médéa. Cette communication a rendu depuis lors d'incalculables services à l'armée et au commerce.

Assurée pendant l'été et une grande partie de l'automne, la viabilité de la route fut interrompue, plusieurs hivers consécutifs, par des crues violentes qui, entrainant avec elles des blocs d'un volume considérables, emportèrent les ouvrages provisoires, et ne laissèrent intactes que les portions construites dans les murailles à pic des berges.

Aujourd'hui, grâce au concours des services du Génie et des ponts et chaussées, la province de Titteri est devenue accessible par la magnifique route de la Chiffa , tantôt taillée en corniche dans le roc, tantôt conquise, au moyen de murs et de massifs d'enrochement, sur le torrent lui-même, qui souvent se resserre et s'étrangle, au point de ne laisser qu'un étroit passage, comme au lieu dit, la Porte, sorte de pilastre naturel dont les parois verticales paraissent plutôt border une crevasse de rocher qu'un lit de rivière.

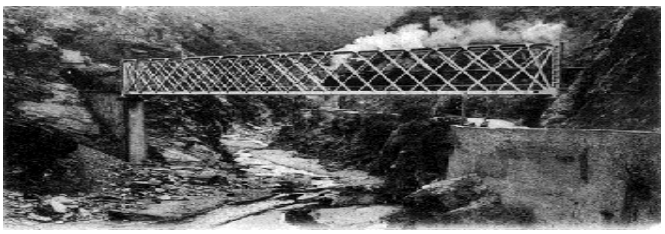


Gorges de La-Chiffa - le Grand viaduc

La nature semble s'être plu à accumuler dans les gorges de La-Chiffa tous les genres de beauté. Chaque pas y fait découvrir un site nouveau, un aspect imposant, un spectacle imprévu, mais toujours délicieux. Au milieu d'une végétation luxuriante de thuyas et de chênes, apparaissent soudain, ici un précipice, là d'énormes rochers qui surplombent la route comme les restes d'une arcade écroulée. Ailleurs une arête, qui avance comme une dent de scie, cache à la vue des talus de blocs en mouvement et de glaise mobile, cause fréquente d'éboulements. Plus loin, une solitude profonde est égayée par des singes nombreux qui ont donné leur nom (le Rocher des singes) au rocher fréquemment témoin de leurs gambades. Au détour du chemin, qui serpente et se tord, une auberge hospitalière offre au voyageur un asile inattendu. Enfin, au milieu de cette nature sauvage, un fil électrique fait franchir à la pensée ces grands obstacles qu'il semble défier.

La traversée du Rocher pourri, jadis fort périlleuse, surtout en hiver, est maintenant assurée en toute saison. La rivière, heureusement moins resserrée sur ce point, a permis de relier les extrémités solides par une chaussée à parement maçonné, qui laisse à son lit un espace suffisamment large pour que les blocs, en s'écroulant, viennent y tomber sans intercepter désormais la route.

Le plus considérable des ponts de l'Algérie, est le Pont en charpente, de 200 mètres entre les culées, construit sur la Chiffa ; c'est un gracieux arc, appuyé sur deux piles en maçonnerie, et qui vivifie le paysage dans un site désert : il n'a pas couté moins de 200.000 francs.



[Gorges de La-Chiffa - Pont du Chemin de Fer sur l'oued-Chiffa]

Un deuxième pont en pierre traverse La-Chiffa au confluent de l'Oued Djer. A l'endroit où il a été élevé, la rivière, barrée par un immense rocher, se repliait tumultueusement sur elle-même, pour se frayer un passage dans les terres peu résistantes. Il s'agissait de fermer ce lit forcé, en ouvrant une issue aux eaux à travers le rocher, et de franchir le nouveau lit artificiel creusé par l'homme, à l'aide d'une arche en pierre de 20 mètres. Ce travail a été achevé cette année (1843) sur les plans d'un officier du génie, qui n'a pas assez vécu pour les voir réalisés.

Par la suite des réparations coûteuses qu'ont maintes fois occasionnées les débordements de la rivière, la route d'Alger à Médéa a exigé, pour sa construction totale, une somme d'environ 4.000.000 F. Son importance politique et commerciale justifie suffisamment cette dépense considérable, puisqu'elle a résolu une question vitale pou l'ancienne province du Titteri, en ouvrant à ses produits un débouché plus direct et plus commode vers le port le plus important de l'Algérie.

Œuvre impérissable de l'armée, elle rappellera ses utiles services aux colons algériens longtemps après que la guerre sera oubliée, et que la protection du pouvoir militaire ne sera plus, comme aujourd'hui, une impérieuse nécessité.



Au printemps, l'harmonie de ces musiciens dominait la grande voix des cascades et de la rivière: Les singes, qui vivent presque en l'air, sautillent sur les arbres, et viennent se baigner et jouer dans l'eau aux moments où la route est solitaire. C'est alors que les cabaretiers français les épient et les traquent. Les cafés arabes sont abandonnés le soir par leurs maîtres. Les deux cabarets ont un hôte la nuit et le jour. L'un est logé dans une masure où l'on exploite du plâtre au bas du Dahor; son rival, placé au milieu de l'étape, n'a encore qu'une cabane en branchages appuyée à quelques gros oliviers. L'emplacement est trop bien choisi pour qu'une auberge solidement bâtie ne s'y élève avant peu. [...] "



[Gorges de La-Chiffa - Hôtel du Ruisseau des Singes. Les familiers de l'Hôtel (1923]

La Rivière

La-Chiffa descend du Djebel Mouzaïa, qu'elle contourne, et coule du Sud au Nord à travers des gorges profondes, entre dans la Mitidja, court sur un lit de sable et de gravier et va jusqu'au pied du Sahel.

Là, après un parcours de 75 kilomètres, elle reçoit l'Oued Djer, grossi du Bou-Roumi, et prend alors le nom de Mazafran.

L'Oued Djer prend naissance au pied du Zaccar, traverse les montagnes de Soumata, débouche dans la plaine de la Mitidja près d'El-Affroun, sur l'ancien territoire des Hadjoutes ; se dirige vers le Sahel, qu'il contourne de l'ouest à l'est, et va se joindre à la Chiffa pour former le Mazafran - son parcours est de 80 kilomètres.

La-Chiffa a pour principal affluent, sur sa rive droite :
L'Oued-Sidi-El-Kébir, qui prend naissance dans les flancs des Béni-Salah, va du sud au nord jusqu'aux approches de l'enceinte de Blida, tourne à l'ouest et suit cette direction jusqu'à sa jonction avec la Chiffa, ses eaux, aménagées avec soin, sont d'abord employées à faire mouvoir des usines auxquelles Blida doit en grande partie sa prospérité, puis réparties entre la ville et les jardins de Blida, et les villages de Montpensier et de Joinville.



Le Ruisseau des Singes

(Source : Revue "Algeria" n°31 - printemps 1953 de Louis SENDRA.)

Les Algérois prenaient volontiers pour but d'une promenade dominicale : le Ruisseau des Singes et les Gorges de La-Chiffa. Le Ruisseau des Singes ne se trouvait point aux portes d'Alger, et naguère encore une telle promenade revêtait le caractère d'une petite expédition.

Ce n'est qu'après Sidi-Madani que les gorges se resserrent et conquièrent tout leur caractère. Avant de nous y engager, jetons un regard derrière nous dans l'échancrure des versants montagneux qui enchâssent la rivière, telle la toile de fond de ce merveilleux décor, la plaine de la Mitidja apparaît, étendant à l'infini ses opulentes cultures, ses vignobles, ses orangeries, cet immense verger, en un mot, que cent ans à peine d'opiniâtre labeur ont fait surgir d'un immonde marais. De légers filets de fumée bleuâtre, signes d'humaines présences, signes de vie, montent, dans le ciel clair, des terres abreuvées de soleil que couvraient seules, jadis, les vapeurs palustres, indice de foyers pestilentiels et de mort.

Mais, tout en dédiant une pieuse pensée aux pionniers de la Mitidja, poursuivons notre randonnée. Sidi-Madani est la première station du chemin de fer de Blida à Djelfa que l'on rencontre en entrant dans les Gorges de La-Chiffa. On est d'ailleurs tout étonné de l'y découvrir, quand on vient par la route car, jusqu'à cet endroit, la voie ferrée est invisible. Nous ne verrons celle-ci que très rarement ensuite : presque tout son tracé est souterrain ; elle joue à cache-cache avec la route. Nous n'apercevrons que des orifices de tunnels, quelques ponts métalliques, et du train, lorsqu'il en passera un, nous n'entendrons que ses hurlements lugubres répercutés par les parois du défilé.

A mesure que nous avançons, ces parois se montrent plus rapprochées, plus abruptes. Elles sont tapissées ou couronnées de lentisques, d'arbousiers, de houx, de genêts, de chênes-zéens et de chênes-lièges, d'oliviers, de thuyas, de pins.

Jadis, ces fouillis de végétation étaient le repaire de sangliers, d'hyènes, de chacals, de renards, de lions, même, et de panthères. Par endroits, la roche, à nu, révèle aux géologues sa structure et celle de tout l'Atlas blidéen. Des schistes exfoliés s'effritent.

Au siècle dernier, le Génie militaire employa le canon (pas moins) pour abattre une partie du " Rocher pourri ", la désagrégation du rocher ainsi dénommé constituant un danger pour la circulation.

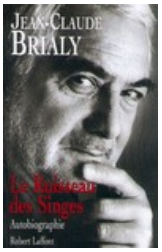
Puis voici le Ruisseau des Singes. C'est, à main droite, un ravin aux pentes couvertes d'arbustes, de fourrés. Au fond court, limpide, le fameux ruisseau. Depuis très longtemps, des bandes de singes ont élu domicile parmi ces arbustes, dans des anfractuosités du sol. Attirés par les menus aliments qu'on leur distribue, ils dévalent les pentes du ravin, se laissent approcher par les visiteurs, se mêlent à eux familièrement. Leurs expressions, leurs gestes, si près des nôtres, sont amusants et ce spectacle n'est pas le moindre attrait des Gorges de La-Chiffa.

Ce ruisseau des singes a fait l'objet, d'une œuvre autobiographique de Jean-Claude BRIALY.

<u>Nouvelle vie à Blida.</u>

Mon père, promu capitaine, fut ensuite nommé à Blida sur nommée « *la petite Rose* » à cause de ses jardins. Nous habitions une maison dans la cité Combredé. Les jolies villas à un étage, toutes construites sur le même modèle, possédaient chacune un petit jardin de roses, une cour, une buanderie et un garage. Aux beaux jours, nous partions pique –niquer en bande au bord de la mer. L'hiver, lorsque nous avions été sages, mes parents nous emmenaient au Ruisseau des Singes situé dans une petite vallée au milieu de la montagne. Des centaines de petits singes à demi-sauvages vivaient là. Ils venaient à la rencontre des visiteurs chercher à manger ou jouer avec eux, couraient et sautaient dans tous les sens. L'endroit était un véritable paradis. Hélas ! Pour atteindre cet éden il fallait parcourir en voiture une quarantaine de kilomètres, ce qui représentait pour moi un véritable enfer. Les cahots me levaient le cœur et, assis devant, la vitre entre ouverte, j'aspirais à pleins poumons l'air tiède pour essayer vainement de ne pas être malade, mais à chaque arrêt je rendais l'âme. Lorsque, enfin, nous arrivions au Ruisseau des Singes, c'était la libération, le bonheur. Souvent, je repense à la phrase que mon père me répétait : « quand tu seras grand, quand tu auras fini tes études, tu feras ce que tu voudras, tu feras le singe ! » et je revois cet endroit paradisiaque.





" Je suis né le 30 mars 1933. En Algérie, le printemps était tiède et doux, l'air était chargé de senteurs lourdes et sucrées. J'étais très laid, un véritable petit singe, avec une tête en forme de poire recouverte de cheveux noirs. Mes parents étaient tout de même fiers et contents d'avoir un garçon. La mode étant aux prénoms composés, ils m'appelèrent Jean-Claude? "

Le Ruisseau des Singes est un endroit magnifique situé dans une vallée au milieu de la montagne, près de Blida, en Algérie. " Des centaines de petits singes adorables vivent dans cet endroit et viennent à la rencontre des visiteurs... C'était pour nous un véritable paradis. "

Si le comédien a choisi d'intituler ainsi le récit de sa vie, c'est parce qu'avant d'accéder à cet éden, il lui fallait parcourir des kilomètres en voiture avec ses parents, voyage pendant lequel le petit Jean-Claude était horriblement malade. Il n'a jamais oublié ces expéditions et ce souvenir est devenu, en quelque sorte, la métaphore de sa vie : " Savoir surmonter les obstacles pour accéder à un bonheur simple fait de lumière et de douceur. D'autant que son père, militaire de carrière, s'opposa longtemps à la vocation du comédien.

Tout au long de ce récit ponctué d'anecdotes de tournages et de souvenirs personnels, Jean-Claude Brialy raconte quarante-cinq ans de sa vie de comédien. Adolescent, il rêve de Louis Jouvet, Danielle Darrieux, Pierre Fresnay, Jean Gabin ou Michel Simon et des grandes figures du cinéma d'avant-guerre et du music-hall. Il les rencontrera et jouera avec la plupart d'entre elles. Mais, à vingt ans, son destin croise celui de Chabrol, Truffaut, Godard, Rohmer et, avec eux, il devient l'acteur fétiche

de la Nouvelle Vague. Jean-Claude Brialy parle de sa rencontre avec Jean Gabin, Jean Marais, de son admiration et de sa fidélité à Jean Cocteau. Il confie ses passions pour Arletty, Marie Bell, Marlène Dietrich, Romy Schneider ou Françoise Dorléac.

Et puis, au milieu de ses amis comédiens, passent des silhouettes immenses : celles d'Édith Piaf, de Joséphine Baker dont il fut, jusqu'au bout, l'ami fidèle, et celles plus furtives de Maria Callas ou de Jacques Brel, avec qui il vécut des moments uniques et privilégiés. Et, bien sûr, le Commandeur, Sacha Guitry, dont Jean-Claude Brialy joua et mit en scène tant de pièces. Tour à tour drôle et émouvant, Jean-Claude Brialy nous fait découvrir, avec des anecdotes personnelles, d'autres facettes d'un monde que nous avions pourtant l'impression de bien connaître »

Village de LA-CHIFFA

Histoire :

MOUZAÏAVILLE, a été créée le 22 décembre 1846 et promu commune de plein exercice en 1856.

Le 31 décembre 1856, érection en commune de Mouzaïaville avec trois sections :
-El AFFROUN,
-BOU-ROUMI,
-La CHIFFA.

Le 20 novembre 1830, six mois après le débarquement de Sidi-Ferruch, le général CLAUZEL se dirigeant sur Médéa, gravit les pentes du djebel Mouzaïa, piste habituelle à cette époque pour se rendre dans le Titteri.

Vers 1842, un timide essai de colonisation fut tenté, et, sous la protection de la troupe, des émigrants venus de Blida, s'installèrent dans cette "géhenne", car les fièvres des marais eurent vite raison de la vingtaine de pauvres hères...

Après quelques mois de répit, l'administration considéra qu'un essai malheureux ne prouvait pas que la chose fût impossible. Un fossé délimita la nouvelle agglomération et des baraques en bois remplacèrent les tentes militaires. C'est le Génie de Blida qui a monté les premiers baraquements et un régiment de Zouaves qui a défriché les broussailles à palmiers nains.

Mouzaïa est le nom du djebel qui se trouve au sud de la localité, culminant à 1603 mètres. Les français n'ont rajouté que le mot ville.

Sur une carte, on voit à l'ouest de Blida, Haouch Mouzaïa, future MOUZAÏAVILLE. Au Sud ouest, le Ténia de Mouzaïa avec sa route, et au même niveau, le massif Mouzaïa (1 604 m) qui dominera plus tard au sud, MOUZAÏA-Les-MINES.



Mais il fut aussi l'objet de la célèbre : Bataille du col de Mouzaïa

La bataille du col de Mouzaïa, ou prise du Teniah de Mouzaïa (l'arabe « teniah » signifiant "col de montagne" en français), désigne un conflit se déroulant en Algérie en mai 1840 durant la conquête de l'Algérie par la France.

Le 12 mai 1840, la prise du col de MOUZAÏA est un combat où le 2^{e} régiment d'infanterie légère emporte, à la baïonnette, plusieurs étages de redoutes gardés par l'infanterie régulière d'Abd-El-Kader. Les zouaves participent également à l'action dans un autre secteur. La victoire des français, ce jour-là, les rend maître du sommet de l'Atlas. Le duc d'Orléans exerce le commandement dans l'armée française pour cet engagement avec comme adjoint le Colonel LAMORICIERE

Le Maréchal Bertrand CLAUZEL

Bertrand, comte Clauzel **maréchal de France, né à Mirepoix (province de Languedoc, aujourd'hui dans le département de l'Ariège), le 12 septembre 1772, mort au château de Secourrieu à Cintegabelle (Haute-Garonne) le 21 avril 1842.**



Biographie :

Neveu du conventionnel Jean-Baptiste Clauzel, Bertrand Clauzel suivit la carrière des armes, et, était, le 14 octobre 1791, sous-lieutenant au régiment de Royal-Vaisseaux (devenu 43e de ligne sous la Révolution). La déchéance de Louis XVI, prononcée par l'Assemblée législative, le détermina à se démettre de ses fonctions le 15 septembre 1792.

Mais le 14 avril 1793, il reprit du service dans les chasseurs à cheval de la légion des Pyrénées (bataillon de volontaires) avec le grade de capitaine. Nommé adjudant-général chef de bataillon à l'état-major de l'armée des Pyrénées-Orientales le 5 avril 1794), il passa adjudant-général chef de brigade le 13 juin 1795).

Chargé de porter à Paris les 24 drapeaux enlevés aux Espagnols et aux Portugais, il les présenta à la Convention nationale le 26 ventôse an III. Après le traité avec l'Espagne, conclu à Bâle le 4 thermidor an III, il accompagna Pérignon, envoyé en ambassade à Madrid (décembre suivant), et il rentra en France lors du remplacement de cet ambassadeur par l'amiral Truguet, au commencement de l'an VI, et servit à l'armée d'Angleterre en qualité de chef d'état-major du général de division Grouchy (mars 1798), qu'il suivit quelques mois après dans l'armée d'Italie.

À cette époque, Joubert avait en face de lui les Russes et les Autrichiens, marchant sur l'Adige, et sur ses derrières les troupes du roi sarde, quoique ce prince eût pris l'engagement de fournir à l'armée française un contingent de 10 000 hommes. Joubert ordonna au général Grouchy, le 7 frimaire, de prendre le commandement de la citadelle de Turin, et dans la lettre qu'il lui fit écrire le 11 par Suchet, son chef d'état-major, il ajoute : « *Ne sera-t-il pas possible au premier mouvement de nos troupes de gagner le confesseur du roi, et de l'engager à déterminer son pénitent à abdiquer ? Ce seul acte de Sa Majesté opérerait la révolution... Il faudrait que l'acte d'abdication portât ordre aux Piémontais et à l'armée de se tenir tranquilles et d'obéir au gouvernement provisoire : sans cela il ne ferait qu'inviter le peuple à la révolte.* » Le général Grouchy obéit et entama l'affaire, puis il chargea Clauzel, son chef d'état-major, de suivre, mais sous son influence, la négociation commencée. Clauzel poursuivit donc ostensiblement auprès de Charles-Emmanuel la remise de toutes les places fortes et le commandement de toutes les troupes piémontaises, et moins ouvertement l'abdication du roi. Le 17, tout était fini : il n'y avait plus de monarchie en Piémont. Le général Grouchy écrivit à Joubert : « *Les détails des moyens que j'ai employés et des difficultés de tout genre que j'ai eu à vaincre vous seront transmises par mon adjudant-général (Clauzel) qui, dans cette occurrence, m'a secondé avec zèle, énergie et dévouement.* » Et le même général terminait ainsi sa lettre du 9 nivôse, adressée au Directoire exécutif : « *Permettez, citoyens-directeurs, que je vous désigne l'adjudant-général Clauzel comme m'ayant parfaitement secondé dans toutes mes opérations.* »

Nommé général de brigade le 17 pluviôse (5 février 1799), il eut plusieurs fois l'honneur d'être mentionné dans les rapports des généraux en chef, notamment à la bataille de Novi, il se distingua en dégageant l'aile gauche de l'armée fortement menacée. Le gouvernement consulaire la mit en disponibilité le 12 messidor an IX (1er juillet 1801), il quitta l'Italie. Son inactivité dura peu.

L'expédition de Saint-Domingue

Attaché le 11 brumaire an X à l'armée expéditionnaire de Saint-Domingue, le « capitaine-général » Leclerc le nomma le 2 vendémiaire an XI (confirmé le 18 décembre 1802) général de division. Rochambeau commandait en chef depuis la mort de Leclerc (11 brumaire). Clauzel s'empara par ses ordres du Port-de-Paix et du fort Dauphin, et chargé plus tard du commandement de la ville du Cap-Français, il la mit dans le meilleur état de défense possible.

En désaccord avec le général en chef Rochambeau, le capitaine-général renvoya en France, en fructidor an XII, les généraux Clauzel et Thouvenot, quoique l'armée épuisée et non-renouvelée eût peut-être besoin de leurs services.

Inscrit sur le tableau de l'état-major général de l'armée de terre le 23 germinal, et mis en disponibilité le même jour, il reçut la croix de commandant de la Légion d'honneur le 25 prairial, et resta sans emploi pendant près de deux ans.

Armée de Dalmatie

L'Empereur se décida enfin à lui donner de l'activité à l'armée du Nord le 27 brumaire an XIV (novembre 1805), à l'armée de Hollande le 26 mars 1806. Mis à nouveau en disponibilité en 1806), il fut placé dans l'armée d'Italie sous les ordres d'Eugène de Beauharnais, qui le chargea du commandement de tous les dépôts de l'armée de Naples.

Il rejoignit le 8 janvier 1808 l'armée de Dalmatie, et reçut le titre de baron de l'Empire le 19 mars suivant (lettres patentes du 11 juin 1810). C'est à cette époque qu'il fut appelé aux fonctions de gouverneur de Raguse.

En juillet 1809, l'armée de Dalmatie forma le 11e corps de la Grande Armée. Après la paix qui suivit la bataille de Wagram, Clauzel commanda ce corps, avec lequel il fut chargé de prendre possession des provinces illyriennes.

Armée de Portugal et campagne d'Espagne

Nommé Grand officier de la Légion d'honneur le 17 juillet 1809, il est envoyé en Espagne auprès de Junot et Masséna. Il devient, le 29 décembre suivant, chef de la 1re division du 8e corps de l'armée d'Espagne, qui fit partie de celle de Portugal. Pendant le siège d'Astorga, il battit et repoussa jusque sur la Galice le corps espagnol en position à Villafranca. Après s'être battu vaillamment à Sobral, où il résista à un ennemi très supérieur en nombre, il assiégea Ciudad Rodrigo (1810).

Quand l'armée de Portugal rentra en Espagne au mois de mai 1811, après une mémorable retraite menée par Clauzel souvent comparée à celle de Russie, elle passa sous les ordres du duc de Raguse, mais Clauzel en prit le commandement le 22 juillet 1812 pendant la bataille des Arapiles (nommée bataille de Salamanque par les Britanniques), où Marmont et le commandant en second, le général Bonet furent blessés par un shrapnel dans les premières minutes de l'engagement.

« *La bataille était perdue sans ressources, et l'armée française anéantie, lorsque le général Clauzel parut sur le point le plus critique, rétablit l'ordre, et se maintint sur le champ de bataille jusqu'à la nuit... La belle manœuvre du général Clauzel répara, autant qu'il était encore possible, le mal déjà fait, et valut à cet habile tacticien le surnom mérité de héros malheureux des Arapiles* ».

Ce jour-là, il sauva l'armée, et changea une déroute imminente en une savante retraite. Mais blessé d'un coup de feu au pied droit, il remit le 18 août le commandement au général Souham, et demanda un congé.

Nommé commandant en chef de l'armée du Nord en Espagne et grand-croix de l'ordre de la Réunion en janvier et avril 1813, il participa à la déroute de Vitoria, qui commença le 21 juin, et fit retraite en France par Jaca et Oloron sans avoir eu aucun combat à livrer. Le 6 juillet, il reçut le commandement de l'aile gauche de l'armée d'Espagne (comprenant l'armée du Nord) et de cette date jusqu'au 10 avril 1814, jour où le duc de Dalmatie livra la bataille de Toulouse, Clauzel eut à faire face à une longue suite de combats qui s'achèvera avec la bataille d'Orthez, le 27 février 1814.

Lorsque Wellington communiqua à l'armée française l'abdication de l'Empereur, Clauzel opina le premier, dans une réunion de généraux, pour qu'on n'eût aucun égard à cette notification tant qu'elle ne serait pas faite par l'Empereur lui-même ou par l'intermédiaire de son major-général.

Il fut un des derniers à mettre bas les armes en 1814.

Première Restauration et Cent-Jours

Fait Chevalier de Saint-Louis le 1er juin 1814, il fut désigné le 30 décembre pour remplir les fonctions d'inspecteur-général d'infanterie, et obtint le 14 février 1815 la grand-croix de la Légion d'honneur, qu'il avait demandée le 10 août précédent. Son titre de comte, conféré par Napoléon en 1813 sans que les lettres patentes en aient jamais été publiées, lui fut également confirmé.

Faisant partie des premiers à s'être déclarés en faveur de Napoléon à son retour de l'île d'Elbe, il prit le commandement de Bordeaux et y étouffa le mouvement insurrectionnel insufflé par la duchesse d'Angoulême et força cette dernière à quitter la ville.

Nommé tout d'abord gouverneur provisoire de la 11e division militaire, Commandant en chef du corps d'observation des Pyrénées-Orientales (4e corps d'observation dit « *de la Gironde* »), il devient le 28 mai gouverneur permanent de la 11e et 20e division militaire, et est élevé à la dignité de pair de France le 2 juin. Il opposa, à la tête de l'armée du Midi, une énergique résistance aux ennemis qui envahissaient les départements du Midi.

Après la Bataille du Mont-Saint-Jean, il s'opposa longtemps à ce que le drapeau blanc fût arboré à Bordeaux et ordonna au 66e placé en ordre de bataille sur la place de faire feu contre les attroupements royalistes, et créa une commission militaire. Le 22 juillet, ayant perdu tout espoir de voir Napoléon se réunir aux troupes qu'il commandait, ainsi qu'on le lui avait fait espérer, il ordonna à la garnison d'évacuer la ville et laissa arborer le drapeau de la Restauration.

Exil

Compris dans l'article 1er de l'ordonnance du 24 juillet 1815, qui ordonnait l'arrestation et la traduction devant un conseil de guerre "*des généraux et officiers qui ont trahi le Roi avant le 23 mars*", le général Clauzel, qui se rendait à l'armée de la Loire,

dut se soustraire aux poursuites dirigées contre lui, et parvint à s'embarquer pour les États-Unis dans le courant du mois de novembre avec le concours du Roi Christophe et du Président Pétion qui déclarèrent offrir une récompense au capitaine qui sauverait Clauzel. Le 11 septembre 1816, le 2e conseil de guerre de la 1re division militaire le condamna à la peine de mort par contumace.

Il est à noter que cette ordonnance était contraire à la convention militaire signée trois semaines plus tôt, le 3 juillet 1815 à Saint-Cloud, par les plénipotentiaires de Louis XVIII et qui stipulait clairement : *"continueront à jouir de leurs droits et libertés, sans pouvoir être inquiétés ni recherchés en rien, relativement aux fonctions qu'ils occupent ou auraient occupées, à leur conduite et à leurs opinions politiques"* (article XII de la convention).

Il fut l'un des actionnaires de la Société coloniale de la vigne et de l'olivier lancée en 1817 sur le vaste territoire de l'ex Louisiane française par des centaines de planteurs français de Saint-Domingue et d'anciens généraux napoléoniens tels Charles Lefebvre-Desnouettes et François Antoine Lallemand.

De retour en Europe en 1820 (dans sa terre de Secourrieu, près de Toulouse), il sollicita la révision du jugement rendu contre lui, lorsqu'une ordonnance du 20 juillet le déclara compris dans l'amnistie, et le rétablit dans tous ses droits, titres, grades et honneurs.

Chambre des députés et conquête de l'Algérie

Le 26 mars 1829, à l'instigation d'un ancien sous-officier de l'armée d'Espagne, à qui il avait sauvé la vie à la bataille des Arapiles, et qui était devenu un électeur influent de l'arrondissement de Rethel, le général Clauzel fut élu député par le collège électoral du département des Ardennes, contre le comte de Jaubert. Il siégea sur les bancs de l'opposition, parmi les 221, et fut réélu, le 12 juillet 1830, dans le 2e arrondissement des Ardennes (Rethel), contre le même comte de Jaubert. Il était dans ses terres au moment de la révolution des trois jours. Il se hâta de venir offrir ses services au nouveau roi, qui, le 12 août, le nomma commandant en chef de l'armée d'Afrique. Cette nomination l'obligea à se représenter devant ses électeurs, qui lui renouvelèrent son mandat, le 21 octobre 1830



***Le maréchal Clauzel*, gravure de Ruhière d'après Champmartin.**

Arrivé à Alger en qualité de gouverneur général, il fit adopter les nouvelles couleurs par l'armée, fonda quelques institutions sur la côte d'Afrique, et tenta le premier l'« œuvre » de la colonisation. Général en chef des troupes d'Algérie, il occupa Blida, Médéa, après avoir forcé le col de la Mouzaïa et entreprit l'expédition de Médéa la suite de laquelle on vit le drapeau tricolore flotter au sommet de l'Atlas. Devant céder les provinces de Constantine et d'Oran à des princes tunisiens, il fut écarté pour ce motif et remplacé, en octobre, par le général Berthezène.

Mis en disponibilité, il fut désigné le 8 mars 1831 pour prendre le commandement des 8e et 9e divisions militaires. Une nomination qui resta lettre morte bien que le roi lui octroya le bâton de maréchal de France le 30 juillet 1831. Cette haute faveur ne l'empêcha toutefois pas de faire preuve d'une opposition active au ministère.

Réélu une nouvelle fois à Rethel, le 5 juillet 1831, contre M. Savoye, le maire de Rethel. Il dut se représenter, après sa promotion au maréchalat, sans que cela lui porte préjudice puisqu'il fut confirmé dans son poste par le collège électoral, le 1er septembre. Les élections du 21 juin 1834 le maintinrent à la Chambre, pour le même arrondissement (le même jour, il était également élu dans le 1er collège électoral de l'Ariège (Pamiers) contre M. de Saintenac, mais il opta pour Rethel) où il soutint constamment les idées libérales et la cause de l'Algérie.

Renvoyé en Algérie en 1832, il prit Guelma en 1834 et y installa un camp permanent. Nommé une seconde fois gouverneur général le 8 juillet 1835, il brûla et prit Mascara, puis commanda la première expédition de Constantine au mois de novembre 1836 qui se solda par un échec, faute de renforts et ressources adéquates. Un échec qui lui fut toutefois attribué et qui vint clore définitivement sa carrière militaire, puisque remplacé le 12 février 1837 et rappelé en France, il restera depuis lors sans commandement.

Il continua de siéger à la Chambre des députés, élu, le 4 novembre 1837, pour le collège de Rethel, et réélu encore le 2 mars 1839.

Louis-Napoléon Bonaparte cherchant à attacher Clauzel à sa cause, le contacta en 1839 par l'intermédiaire du baron Desportes mais le maréchal refusa cependant d'entrer dans la conspiration bonapartiste qui aboutira, l'année suivante, au fiasco de Boulogne-sur-Mer.

Il mourut, au château de Secourrieu, à Cintegabelle (Haute-Garonne), le 21 avril 1842 d'une attaque d'apoplexie, dans le cours de sa dernière législature, au milieu des soucis d'une situation de fortune très obérée.



LA CHIFFA ....suite : **Source : http://alger-roi.fr/Alger/plaine_mitidja/communes/textes/14_plaine_mitidja_communes_la_chiffa.htm**

Auteur Georges BOUCHET

L'Arabe a fourni le toponyme CHIFFA, nom de l'Oued qui passe à l'Est du village au sortir des gorges qui entaillent l'Atlas au Nord de Médéa.
Le Français a mis un article à la place d'oued : procédé rarissime. Généralement le mot OUED était maintenu, quand nous conservions le toponyme arabe.

Des colons aventureux s'étaient installés là dès avant 1839 dans de grosses fermes ou faisaient halte les soldats qui montaient vers Médéa où d'éphémères garnisons s'implantées en 1830 et 1836 ; avant la conquête définitive du 17 mai 1840.

En 1845 le comte GUYOT, Directeur de la Colonisation, songe à créer deux villages pour parachever de ce côté-ci la ''ceinture de Blida'' déjà achevée au Sud et à l'est. Les terres nécessaires sont achetées, non sans mal, par l'administration grâce à BUGEAUD. En mai 1846 les emplacements des deux villages sont choisis.
En septembre 1846 la création de LA-CHIFFA est décidée pour 50 feux (foyers), mais les premiers colons n'occupent leurs lots de 8 hectares qu'en 1847.
En 1870 LA-CHIFFA est promue CPE (Commune de Plein Exercice).

Le territoire communal est tout en longueur entre les Oueds CHIFFA et EL-HAD. La partie ''utile'' de la commune est la plaine. Mais au Sud la commune incorpore les versants Nord des djebels MOUZAÏA (1603 mètres) et Djama DRA (1448 m) couverts de broussailles et surtout entaillés par la partie Nord des Gorges de La-Chiffa.

La plaine est riche et entièrement cultivable, si l'on excepte le lit majeur démesurément large de l'oued CHIFFA, avec ses filets d'eau anastomosés à la sortie des gorges.

La commune est traversée, depuis 1869 par la voie ferrée à écartement normal d'Alger à Oran.
La gare de LA-CHIFFA est proche du village qui est également traversé en son milieu par la RN 42 qui longe le pied de l'Atlas vers Marengo.

La commune est aussi traversée, depuis 1891 par la voie ferrée étroite qui remonte les gorges de l'oued CHIFFA (elle atteint Médéa en 1892 et Djelfa en 1921). Mais cette voie, ainsi que la RN 1 qui emprunte les mêmes gorges, évite le village. Le carrefour est à 500 mètres plus à l'Est.

Les activités sont essentiellement agricoles dans la plaine. Les orangeraies sont nombreuses, quelques vignobles, du blé et de l'orge. Une seule exception apparente : la briqueterie située à l'Est du village.

Les activités sont rares dans la montagne. Il n'y a même pas d'indication de mechtas, sauf au dessus de la plaine et au dessus de SIDI-MADANI. Avant la guerre 39/45 la forêt était peu exploitée : pendant la guerre elle fut surexploitée.



Un visiteur célèbre: L'empereur Napoléon III y déjeuna le 12 mai 1865, à son retour de Médéa.



Les activités dans les gorges sont liées au trafic vers le Sud sur la RN 1, et ponctuellement, aux touristes du dimanche venus d'Alger et qui sont attirés par la beauté des gorges et par la présence des petits singes. Il y a une auberge au ruisseau des singes ; on y mange parfois, mais on n'y passe pas la nuit. Le très bel hôtel du rocher des singes à l'entrée des gorges a dû fermer bien avant 1954 et l'insécurité, faute de clients.



Du petit village de la colonisation, dans le département d'Alger, et du canton de Blida :

L'Algérie, officiellement annexée par la France en 1848, fut partagée le 9 décembre de la même année en trois provinces, comprenant trois territoires militaires et trois territoires civils érigés en départements : Oran, Alger et Constantine, dont la loi du 24 décembre 1902 en fixe les limites jusqu'à la réforme territoriale de 1956. Le sud algérien ne fut pas départementalisé, et formait 6 territoires qui furent regroupés au sein des Territoires du Sud en 1902, leur nombre fut réduit à 4 en 1905.

Le décret n° 56-641 du 28 juin 1956, *portant réorganisation territoriale de l'Algérie*, créa huit nouveaux départements :

- **le département d'Alger fut divisé en quatre départements, à savoir :**
  - **le nouveau département d'Alger, réduit aux deux arrondissements d'Alger et de Blida ;**
  - **le département d'Orléansville, comprenant les arrondissements d'Orléansville, de Miliana ainsi que les deux nouveaux arrondissements de Ténès et de Teniet-El-Haâd ;**
  - **le département de Médéa, comprenant les arrondissements de Médéa, de Boghari et d'd'Aumale ;**
  - **le département de Tizi-Ouzou, comprenant les arrondissements de Fort-National, de Tizi-Ouzou, de Bouira et de Bordj-Menaiel ;**

Démographie :

Année 1948 : 1352 habitants
Année 1954 : 5.414 habitants dont 369 non musulmans

MONUMENT AUX MORTS - *Source : Mémorial GEN WEB* -

Le relevé n° 54426 mentionne 25 noms de soldats ''Mort pour la France'' pendant la Guerre 1914/1918, savoir :

BATACHE Mohamed (Mort en 1916) – BENHASSINE Ahmed (1917) – BENOTHMANE Madani (1917) – BERGOUG Abdelkader (1917) – BOUREGA Tahar (1917) – BOUZER Joseph (1918) – CHABOT François (1917) – FLUXIA Vincent (1915) – GOMILA Jacques (1918) – INEGLIZ Mohammed (1916) – JORELLE Gabriel (1918) – KHEDIMI Abdelkader (1917) – MAGNENNI Mahiddine (1915) – MARI Félicien (1917) – MAURY Etienne (1915) – MOHADMED Pierre (1914) – NADEAU François (1915) – NOIZE Louis (1917) – PARRA Dominique (1915) – POCHON Jean (1915) – PONS Joseph (1914) – ROYER Charles (1917) – SAFFROY Eugène (1917) – SIMEON Louis (1915) – VOIRON Henri (1914)

2/ "Les faits sont têtus"

http://www.jeuneafrique.com/Article_JA2779p003.xml0_france-diplomatie-rwanda-paul-kagameles-faits-sont-tetus.html

Buzz : **Terme anglais signifiant bourdonnement d'insecte et technique de marketing viral consistant à amplifier l'effet d'un événement ou d'un produit. En recevant J.A. le 27 mars au matin, à dix jours des commémorations du vingtième anniversaire du génocide, le président rwandais Paul Kagamé a-t-il calculé l'effet qu'allaient produire ses déclarations sur le rôle de la France avant et pendant cette tragédie ? A-t-il volontairement planifié le buzz assourdissant que ses accusations allaient produire ? Sans doute pas. Pour lui comme pour beaucoup de Rwandais, en effet, il ne s'agit là que de banalités répétées à l'envi depuis des années, en particulier dans la bouche d'un chef d'État coutumier du "parler cash". Lorsqu'une première alerte sur le contenu de notre interview est diffusée par l'AFP le 5 avril et que l'Élysée annonce en début de soirée l'annulation de la participation française aux cérémonies, Kagamé est donc surpris : plus d'une semaine s'est écoulée depuis l'entretien - qu'il n'a pas demandé à relire avant publication - et il n'a visiblement pas anticipé la rapidité et le niveau de cette réaction. Mais il assume, bien sûr. Et, avec un art consommé de la communication telle qu'il la conçoit, voit immédiatement l'avantage qu'il peut en tirer. Alors qu'à Paris la machine médiatique s'emballe le 6 avril, Paul Kagamé modifie l'entrée en matière du discours qu'il doit prononcer le lendemain au stade Amahoro. Ce qui donne la phrase désormais culte à Kigali, en français dans le texte : "Les faits sont têtus."**

Les faits sont têtus, mais la mémoire de la France - ou, plus exactement, de l'armée française - l'est tout autant. On peut certes comprendre qu'Alain Juppé, Hubert Védrine, tel ou tel général à la retraite, bref ceux qui étaient aux affaires entre 1990 et 1994, défendent leur honneur et récusent l'accusation pour le moins discutable de participation directe au génocide. Après tout, c'est à la France de ces années-là et à sa politique africaine de l'époque que s'en prend Kagamé, non à celle de 2014. Mais la question qui se pose est la suivante : pourquoi François Hollande et son gouvernement se sentent-ils comptables et responsables, vingt ans après, de cette page trouble d'un passé à laquelle ils n'ont pris aucune part, au point que le ministre de la Défense, Jean-Yves le Drian, ait éprouvé la nécessité, dans un "message aux armées" délivré le 10 avril, de comparer sans aucune nuance l'opération Turquoise à celles menées au Mali et en Centrafrique, toutes trois confondues dans le même hommage ? Sans doute faut-il admettre qu'en France si les présidents, les majorités et les gouvernements changent, la Grande Muette demeure, elle, intouchable, à l'abri de toute introspection (sauf s'il s'agit de l'exonérer de ses responsabilités : il suffit de lire le rapport de la commission Quilès pour le comprendre), immuable et hors champ démocratique. Soixante ans après, les "sales guerres" que l'armée française a menées en Algérie, au Cameroun, en Indochine, à Madagascar ou ailleurs demeurent ainsi des sujets tabous. On permettra donc aux Rwandais de ne pas attendre, pour tirer leurs propres conclusions, que soit enfin levée cette chape de plomb.

3/ Algérie : L'après- 17 avril...

Depuis l'indépendance, jamais élection n'a suscité autant de peur chez les Algériens, y compris celle de 1991 qui vit le FIS tenter d'investir le Parlement par la ruse et la force. A cette époque, le pouvoir n'était pas du côté des destructeurs, mais cette fois-ci il l'est et c'est cela qui inquiète lourdement. Jamais l'invocation «Allah Yestor» (que Dieu nous protège) n'a été

autant murmurée par les citoyens convaincus que la galaxie Bouteflika, gagnante ou perdante, attaquera dès le lendemain du vote ses adversaires et n'épargnera pas la population qui, cette fois-ci, n'a pas déroulé de tapis rouge.



La première des violences est la confiscation du bulletin de vote au profit du président-candidat. Tous les scrutins, depuis 1999, ont eu affaire à la fraude à large échelle, se sophistiquant de vote en vote pour perdre ses aspects grossiers et devenir une technique parfaite, voire une science. Nul n'est dupe : le 17 avril ce sera elle qui fera «gagner» Bouteflika. La chasse aux sorcières ? Dès le lendemain du vote, elle sera à l'ordre du jour, la cible première étant à l'évidence Ali Benflis, candidat le plus redouté. Vers la fin de la campagne électorale, il a été violemment attaqué par le staff de Bouteflika, y compris par ce dernier qui l'a traité indirectement de «terroriste». Leurs relais ont été largement mis à profit. La chasse aux sorcières aura la particularité d'être sous-traitée.

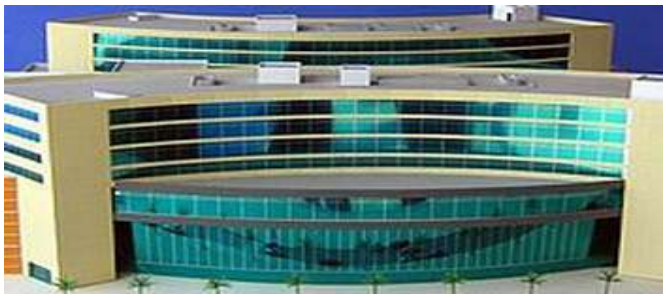
Seront de la partie les «baltaguia», mercenaires à la solde des puissants que la crise égyptienne a fait connaître au monde entier. Par la violence physique ou la pression psychologique, ils complèteront le «travail» des structures étatiques, par exemple les impôts et la justice. Des dossiers pourront être montés de toutes pièces pour «punir» les associations, les organismes, les hommes d'affaires, les personnalités, tous ceux de la société civile qui se sont opposés au «quatrième mandat». Comme de tradition, les plus visés seront les médias de la presse écrite indépendante mais seront épargnées les télévisions privées qui ont versé dans la «promotion» du quatrième mandat. Quelques-unes se sont particulièrement distinguées par la violence de leur campagne, alliant l'invective à la désinformation la plus totale. Benflis a été particulièrement sali. Dès le 17 avril, si le candidat-président reste au palais d'El Mouradia, ces chaînes seront en première ligne dans la chasse aux sorcières….

Cliquez SVP sur ce lien pour lire la suite : http://www.elwatan.com/edito/l-apres-17-avril-15-04-2014-253346_171.php

4/ Algérie : le pouvoir d'achat s'érode… et les millionnaires rôdent

En Algérie, les salaires ont augmenté et avec eux les envies de shopping. Mais les produits importés ne sont pas à la portée de toutes les bourses.

Elles sont bien loin les années 1990, cette décennie noire où l'Algérie a dû passer sous la tutelle du Fonds monétaire international (FMI) pour cessation de paiement, où la dette extérieure avait atteint la somme astronomique de 32 milliards de dollars, où les caisses de l'État étaient tellement vides qu'il avait fallu solliciter une monarchie du Golfe pour régler la facture d'un simple bateau de blé. Désormais, le pays a renoué avec l'aisance financière, à la faveur de l'envol des prix du pétrole et du gaz, ses deux principales richesses.



[Maquette du centre commercial de Bab Ezzouar. DR]

Depuis 1999, l'Algérie a engrangé près de 800 milliards de dollars, a remboursé ses dettes, et même prêté 5 milliards au "méchant" FMI en octobre 2012. Mieux, la Banque d'Algérie a accumulé quelque 200 milliards de dollars en réserves de change - dont une bonne partie a été placée en bons du Trésor aux États-Unis. De quoi assurer trois années d'importations, du jamais vu depuis l'indépendance…

Cliquez SVP sur ce lien pour lire la suite : http://economie.jeuneafrique.com/index.php?option=com_content&view=article&id=21824

5/ Constantine : Un pan du patrimoine de la ville qui sera rénové

Vieux moulin du chatt



[| © El-Watan]

Fondé en 1950 par le défunt Rabah Belhi, le lieu qui a conservé tout son charme d'antan, demeure, durant toute l'année, la destination privilégiée pour les familles de Constantine et des autres wilayas...

Cliquez SVP sur ce lien pour lire la suite : http://www.elwatan.com/regions/est/constantine/un-pan-du-patrimoinede-la-ville-qui-sera-renove-15-04-2014-253263_129.php

EPILOGUE CHIFFA

Année 2008 : 34.268 habitants

Le projet de dédoublement de la ligne ferroviaire Chiffa-Boughezoul relancé

http://www.liberte-algerie.com/algerie-profonde/le-projet-de-dedoublement-de-la-ligne-ferroviaire-chiffa-boughezoul-relance-medea-219443



Cette ligne ferroviaire prévoit la réalisation de 21 tunnels d'une longueur de 22 km, dont un long tunnel de 8 km. L'étude de faisabilité du projet sera prête vers la fin du mois d'octobre.

Parmi les projets structurants que la wilaya va lancer dans les prochains mois, celui de l'étude de dédoublement de la ligne ferroviaire reliant Chiffa à Boughezoul. Le projet est d'une grande importance pour focaliser l'intérêt des responsables locaux et des populations eu égard à ses nombreuses retombées sur l'économie de la région.

En effet, le transport ferroviaire a figuré parmi les principales préoccupations des responsables de la wilaya qui l'ont inscrit dans les priorités des discussions dans le calendrier des réunions de l'exécutif. La ligne ferroviaire reliant Chiffa à Médéa et se prolongeant jusqu'au sud de la wilaya va être prise en charge dans le cadre des programmes de développement du secteur des transports dans la wilaya. L'exploitation de l'ancienne ligne ferrée, qui a été abandonnée pour des raisons liées à l'étroitesse de la voie, a privé la région d'un moyen de transport important au profit du transport routier qui a connu un grand essor au cours de ces dernières années.

Un exposé concernant le projet a été présenté, dernièrement, par le représentant de l'Anesrif (Agence nationale d'études et de suivi des réalisations des investissements ferroviaires), au cours d'une séance consacrée à l'examen du dossier relatif au dédoublement de la ligne reliant Chiffa à Berrouaghia. L'exposé fait état de l'achèvement de l'étude de faisabilité du projet vers la fin du mois d'octobre. Le projet de ligne ferroviaire prévoit la réalisation de 21 tunnels d'une longueur de 22 km dont un long tunnel de huit kilomètres.

La nouvelle voie ferrée devra permettre d'assurer le transport de marchandises et le transport de voyageurs avec une vitesse de 160 km/h, atteignant même des pointes de 220 km sur le tronçon reliant Boughezoul à Djelfa. Le même projet prévoit la construction de 5 gares, dont une destinée au transport de marchandises, et la réhabilitation de l'ancienne gare ferroviaire de Ksar El-Boukhari. Les travaux de réhabilitation vont consister à doter l'ancienne structure de 16 entrepôts de stockage de marchandises, des silos et divers autres équipements pour l'accueil des voyageurs.

Au cours de la séance de présentation de l'étude, instruction a été donnée sur la nécessité de tout mettre en œuvre pour la fiabilité du projet dans la perspective de garantir de meilleures prestations aux usagers et de meilleures conditions de

sécurité de la voie ferrée qui imprimera une impulsion au développement économique de la région et la rendra plus attractive pour les investisseurs potentiels.

SYNTHESE réalisée grâce aux Auteurs précités et aux Sites ci-dessous :

http://encyclopedie-afn.org/La_Chiffa_-_Ville
https://www.persee.fr/doc/geo_0003-4010_1898_num_7_31_18092
https://www.judaicalgeria.com/pages/les-gorges-de-la-chiffa.html
https://www.youtube.com/watch?v=In5el7A11Sc
http://alger-roi.fr/Alger/gorges/textes/1_gorges_defiles_algeria40.htm
http://alger-roi.fr/Alger/plaine_mitidja/communes/textes/14_plaine_mitidja_communes_la_chiffa.htm
http://alger-roi.fr/Alger/medea/textes/medea_guide_bleu.htm
http://www.napoleon.org/fr/salle_lecture/articles/files/deux_voyages_napoleon_iii.asp
http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b77023341/f1.item
http://www.piednoir.net/staoueli/voyages/touriste1863.html
http://www.croire-et-oser-6rpima.fr/pages/index/27/algerie
http://www.titteri.org/v_gorges_de_la_chiffa.htm
https://www.lestizis.fr/Algerie-1900/Villes-Villages-1900/K-L/La-Chiffa/index.html
https://blidanostalgie.fr/ruisseau01.html
www.vitaminedz.com

BONNE JOURNEE A TOUS

Jean-Claude Rosso **[jeanclaude.rosso4@gmail.com]**